

De quelques objets insensés

J.BRINI juin 2021

Dans une conférence récente (13 avril 2021), Charles Melman disait :

Lorsque je regardais tout à l'heure ce qui se passe pour lui (Lacan) à partir des années 70, je suis frappé – pourquoi ne vous le dirais-je pas – par ce que sont les manifestations claires de son désespoir... et le ton gavroche, je dirais, qu'il prend à partir de ce moment là, ton gavroche et désespoir qui ne l'empêcheront aucunement de s'engager avec une énergie renouvelée dans cette affaire du nœud borroméen que nous avons en travers, puisque à ce jour nous ne savons pas toujours qu'en faire.

Ce qui pourrait servir d'introduction à ces journées, puisque ton gavroche et désespoir, nous pouvons les entendre avec leur pleine résonance grâce à ce formidable enregistrement que P.Valas nous a offert.

Alors pourquoi ce désespoir ? Nous pouvons – me semble-t-il – en entendre quelque chose dans un autre enregistrement que nous devons lui aussi à P.Valas, qui est celui d'un entretien de Lacan à France culture le 1er décembre 1973. Il nous y dit ceci :

Bon ben disons quelque chose de plus : l'analyse n'est pas une science. C'est un discours sans lequel le discours dit de la science n'est pas tenable par l'être qui y a accédé – il n'y a pas plus de trois siècles d'ailleurs – Le discours de la science a des conséquences irrespirables pour ce qu'on appelle l'humanité. L'analyse, c'est le poumon artificiel grâce à quoi on essaie d'assurer ce qu'il faut trouver de jouissance dans le parler pour que l'histoire continue. On ne s'en est pas encore aperçu, et c'est heureux, parce que dans l'état d'insuffisance et de confusion où sont les analystes, le pouvoir politique aurait déjà mis la main dessus, aux analystes, ce qui leur aurait ôté toute chance d'être ce qu'ils doivent être : compensatoires. En fait, c'est un pari, c'est aussi un défi que j'ai soutenu. Je le laisse livré aux plus extrêmes aléas.

Vous le voyez, ce petit fragment nous renvoie pas mal de questions :

L'irrespirable, nous y sommes, pas de doute.

Mais est-il bien vrai que nous, analystes, soyons (seuls?) en charge du poumon artificiel grâce à quoi resterait assuré « ce qu'il faut trouver de jouissance dans le parler pour que l'histoire continue ! » Sommes nous à la hauteur de cette tâche ? Jouissance dans le parler ...

Et puis en quoi serions nous sortis de l'état d'insuffisance et de confusion dont parle Lacan ?

Et comment entendre ce « compensatoire » que nous serions en charge d'être ?

C'est de ce point que je voudrais partir : Lacan, il l'a déclaré à mainte reprise, appelait de ses vœux une science qui tiendrait compte de la psychanalyse. Pouvons nous dire que notre époque ait répondu à cette attente ? Il ne me semble pas. Et du coup, son désespoir me semble toujours d'actualité, non seulement parce que les effets de la science se font sentir de manière de plus en plus prégnante dans notre quotidien ...

Souvenez-vous (La science et la vérité 1965) :

La science au sens moderne, sens qui se pose comme absolu. Cette position de la science se justifie d'un changement de style radical dans le tempo de son progrès, de la forme galopante de son immixtion dans notre monde, des réactions en chaîne qui caractérisent ce qu'on peut appeler les expansions de son énergétique.

Mais aussi parce que, comme le rappelle Charles Melman, cette affaire du nœud borroméen nous est restée en travers.

Alors comment s'y prendre ?

Lacan souligne quelque part que la seule invention qu'il se reconnaît, c'est celle de l'objet « petit a ». Dans la troisième il le hurle :

Vous imaginez pas que j'en ai eu, moi, l'idée. J'ai écrit objet a. C'est tout différent.

Il m'a semblé que cela : le fait d'écrire quelque chose dont on n'a pas idée, était une démarche dont Lacan faisait à juste titre grand cas, car il s'agit d'une démarche qui n'est pas nouvelle, dont on peut repérer des exemples à de nombreux carrefours de l'histoire – des sciences, mais peut-être pas seulement – .

A revisiter quelques uns de ces actes d'écriture peut-être pourrions nous prendre un peu mieux la mesure de ce qu'a fait Lacan en « **écrivain** objet a ».

Essayons :

Racine de

Je constate par un raisonnement, au cours d'un échange verbal, d'une discussion avec un petit autre que la diagonale d'un carré possède une longueur qui n'a pas de commune mesure avec le côté de ce carré. Ça, c'était connu il y a 2000 ans. En revanche, inventer un signe (racine carrée) spécifique qui puisse servir à noter cet impossible, ça date semble-t-il du moyen âge (1220), et c'est ce signe qui a permis d'inventer l'algèbre moderne, en simplifiant par exemple les notations permettant d'écrire le fameux pont-aux-ânes.

Il ne s'agit pas à proprement parler d'un objet dont on n'a pas idée : ce nombre associé à une figure, je le vois, je me persuade qu'il existe : quoi de plus concret que la diagonale d'un carré ? Seulement, je ne parviens pas à m'en emparer, c'est à dire à en donner une expression en termes de fraction. Je rencontre un impossible, que je contourne : par mon acte, par l'invention de ce signe : « racine de » ça cesse de ne pas s'écrire.

Nombres complexes

Ici, l'acte d'écriture est plus subversif, en ceci qu'il concerne un « objet » qui n'a de définition que formelle : le nombre qui, multiplié par lui-même, donne -1. Le bon sens dit : ça n'existe pas. Le mathématicien écrit pourtant $i^2 = -1$, en disant voyons où cela nous mène : une exploration calculatoire qui mène loin ...

Bien sûr, toutes les explorations calculatoires appuyées sur des inventions de nouveaux signes ne mènent pas aussi loin. Mais celle là a été féconde. Féconde en quoi ? En ceci que la notion de nombre complexe a ouvert tout un champ d'activité mathématiques, et aussi tout un champ d'applications en physique.

Il serait trop long d'arpenter ne serait-ce qu'une partie de ce champ. Notons simplement que parcourir ce champ implique le déploiement d'un nouvel imaginaire, inaccessible auparavant : un domaine où du sens peut se faire entendre : des termes comme « onde », ou comme « champ » par exemple, n'auraient pas le sens qu'ils ont sans le support des nombres complexes.

Girard Desargues Le Lyonnais

Fondateur de la géométrie projective, contemporain de Descartes, cité à plusieurs reprises par Lacan, il nous intéresse parce qu'il est l'inventeur du point à l'infini de la droite projective, et qu'il a rendu compte de cette invention avec une grande précision : il savait très exactement ce qu'il faisait, jugez en :

Dans son ouvrage sur les coniques, qui fit scandale à l'époque, voici comment il définit son but :

« ...par mes contemplations capricieuses du cône rencontré par divers plans en toutes façons et des lignes et des figures qui s'engendrent en cette rencontre, j'ay trouvé que par une seule et mesme énonciation, construction et préparation, ou pour dire mieux par un seul et mesme discours et sous de mesmes paroles, on déclare un moyen de construire ou bien on déclare les moyens de faire une construction d'un autre ordre par laquelle on voit

également une pareille génération, en toutes espèces de plates coupes de cônes, de toutes espèces de lignes droites ... »

et il continue par cet avertissement :

Chacun pensera ce qui lui semblera convenable ou de ce qui est ici déduit, ou de la manière de le déduire, et verra que la raison essaye à connaître des quantités infinies d'une part, ensemble des si petites que leurs deux extrémités opposées sont unies entre elles, et que l'entendement s'y perd, non seulement à cause de leurs inimaginables grandeur et petitesse, mais encore à cause que le raisonnement ordinaire le conduit à en conclure des propriétés dont il est incapable de comprendre comment c'est qu'elles sont.¹

Et plus loin dans le même document, il nous donne l'exemple suivant :

... Quand un semblable plan de coupe rencontre un rouleau ailleurs qu'en son sommet, en façon que la droite qui décrit ce rouleau se trouve quelquefois parallèle à ce plan de coupe, l'événement de cette espèce est du tout inimaginable pour le regard de l'espèce de rouleau nommée cylindre et l'entendement est trop faible pour comprendre comment peut être ce que le raisonnement lui en fait conclure.

Ce qui peut être facilement illustré par la figure suivante :

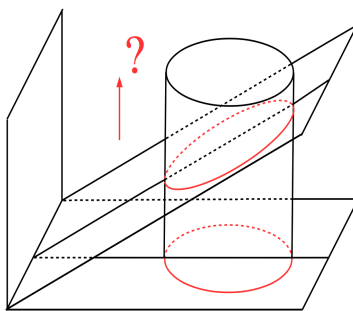


Figure 1 : Que devient l'ellipse de la coupe du cylindre par un plan quand ce plan devient parallèle à l'axe du cylindre ? Il y a bien là (ou plutôt là-bas) quelque chose, mais quoi ?

Desargues précisera encore sa pensée à la fin de son ouvrage :

En Géométrie, on ne raisonne point des quantités avec cette distinction qu'elles existent ou bien effectivement en acte ou bien seulement en puissance, ni du général de la nature avec cette décision qu'il n'y ait rien en elle que l'entendement ne comprenne.

Et à propos des quantités infiniment grandes et infiniment petites qu'il manie tout au long de son travail :

l'entendement se sent incapable de comprendre l'une et l'autre de ces deux espèces quantités, sans avoir sujet de conclure que l'une ou l'autre n'est point en la nature, non plus que les propriétés qu'il a a sujet de conclure de chacune d'elles encore qu'elles semblent impliquer, à cause qu'il ne saurait comprendre comment elles sont telles qu'il les conclut par ses raisonnements.

Mandelbrot et la côte de Bretagne

Question : quelle est la longueur de la côte de Bretagne ?

Réponse : ça dépend : Sur une carte donnée, à une échelle donnée, je peux mesurer une longueur précise entre deux points donnés de cette côte. Mais si je prends une carte à plus grande échelle, cette longueur augmente, car ma nouvelle carte révèle des anfractuosités que l'échelle précédente avait ignorées. Et à chaque changement d'échelle cette longueur augmente, car il y a à chaque échelon plus d'anfractuosités qui se révèlent. En droit, et si « je continue », cette longueur devient

¹ Tiré du « Brouillon projet d'une atteinte aux événements des rencontres du cône avec un plan »

infinie, du moins dans une expérience de pensée abstraite qui généralise ce qui s'observe concrètement, à savoir la prise en compte dans le calcul de la longueur d'anfractuosités ignorées dans le calcul précédent.

Surgit de cette expérience de pensée la notion d'objets – les objets fractals – dont la « dimension » peut être définie mathématiquement comme un nombre non entier. Là encore, ouverture d'un nouveau secteur à notre imaginaire, consécutive à un franchissement, à la rencontre de quelque chose qui cloche dans l'imaginaire.

Et alors ?

Que nous apprennent ces exemples quand à la tentative de Lacan : « **j'ai écrit objet a** » ?

Ce que je voudrais tenter de soutenir est que la simple figure du nœud borroméen peut nous donner quelques indications, quand à ces divers aspect de l'activité des découvreurs. Je ne parle pas ici du dit « discours de la science » constituée. Je veux parler de la démarche du chercheur, de celui qui suit un parcours « intellectuel » comme on dit, et qui fait de ce fait « avancer » les choses.

En disant cela, j'ai déjà en tête quelque chose que dit Lacan dans cette troisième, et qui est que le langage n'avance qu'à se tordre. La citation précise est :

Alors, en vous disant tout ça, j'ai le sentiment – je l'ai même noté dans mon texte – que le langage, c'est vraiment ce qui ne peut avancer qu'à se tordre et à s'enrouler, à se contourner d'une façon dont après tout je peux pas dire que je ne donne pas ici l'exemple.

Nous tenterons de donner dans la suite un exemple de ce que Lacan désigne par « se tordre et s'enrouler »

En ce qui concerne l'écriture d'un symbole (d'un signe, d'une lettre !) nouveau (comme « racine de » en mathématiques, il est clair qu'il s'agit d'une extension du domaine du symbolique : grâce à ce nouveau symbole, une pratique calculatoire nouvelle va se trouver favorisée, voire initiée, concernant des objets déjà identifiés (la diagonale du carré, les racines d'un polynôme, etc). Pas de progrès dans le domaine de l'imaginaire, ni extension du domaine du symbolique du côté du réel. Peut-être représentable comme indiqué figure 2 :

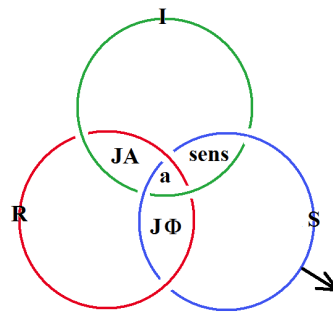


Figure 2 : invention du signe « racine de » : extension du domaine du symbolique

Pour le second exemple, en revanche, où l'écriture du symbole i relève d'un vrai forçage, ce qui est a priori considéré comme impossible est néanmoins écrit, et c'est d'une véritable colonisation du réel qu'il s'agit. Le corrélat imaginaire de cette colonisation, les nombreuses représentations engendrées au fil du développement du calcul en nombres complexes apparaît dans un second temps.

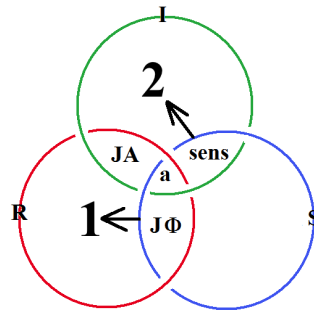


Figure 3 : invention des nombres complexes : colonisation du réel par le symbolique, puis extension au domaine de l'imaginaire

Pour l'exemple suivant (Desargues), la démarche est – me semble-t-il – plus complexe et plus achevée : Le point de départ est très clairement une démarche imaginaire. Desargues parle de ses « contemplations capricieuses » : une représentation, une idée, une pensée, quelque chose donc qui a son départ dans le corps propre du sujet, se heurte à un obstacle réel : l'entendement se perd, la longueur de la côte tend vers l'infini, quelque chose ne va pas.

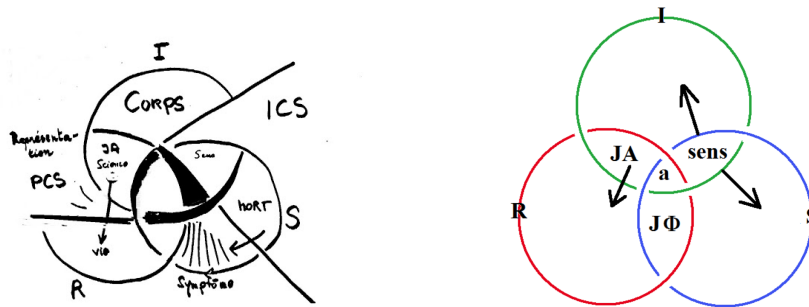


Figure 4 et 5 Desargues – Mandelbrot : extension du domaine du sens prenant son départ dans une aporie dans l'imaginaire

Ceci me paraît cohérent avec le schéma proposé par Lacan, où il place la science en son départ dans le rond imaginaire, à l'endroit où il rencontre le réel.

En revanche, la suite du processus, semblable, à mon sens chez Desargues et chez Mandelbrot, me paraît essentiellement un travail de discours et d'écriture conjoints, et qui visent à l'extension du domaine du sens : l'intersection d'un cylindre avec un plan parallèle à son axe, l'idée d'un objet de dimension non entière, sont des objets qui ont désormais droit de cité, droit à l'ex-sistence, et le « monde » s'en est trouvé modifié – sans doute « agrandi ».

J'arrête là ces tentatives d'inscription d'un processus « sur » le nœud borroméen. Elles ne sont là que pour illustrer

D'une part la souplesse que nous offre cette écriture, pour y inscrire ou y lire un grand nombre de faits cliniques,

D'autre part la fécondité de ces inscriptions, qui réside en ceci qu'elle ne peuvent jamais nous apparaître ni stables ni définitives. La qualité du nœud en tant que « pousse-à-l'énonciation » est ici patente comme l'impossibilité qu'il y a à en tirer une quelconque « doxa ».

Pouvons-nous dire pour autant que nous en savons plus sur l'acte de Lacan : « j'ai écrit objet a » ? Il ne me semble pas, car ce qu'il a fait va, à mon avis, au-delà, et il me semble qu'il nous en dit quelque chose dans le séminaire « l'angoisse » (leçon du 28 novembre 1963).

Tout ce que dit Claude LÉVI-STRAUSS

- *de la fonction de la magie,*
- *de la fonction du mythe, a sa valeur,*

à condition que nous sachions qu'il s'agit du rapport à cet objet qui a le statut d'objet du désir - statut qui, j'en conviens, n'est pas encore établi, puisque c'est notre objet de cette année, par la voie de l'abord de l'angoisse, de faire avancer -

et qu'il convient tout de même de ne pas confondre cet objet du désir avec l'objet défini par l'épistémologie, comme avènement d'un certain objet scientifiquement défini, comme avènement de l'objet qui est l'objet de notre science, très spécifiquement défini par une certaine découverte de l'efficacité de l'opération signifiante comme telle.

L'objet a qu'il est à cette époque (1963) en train de construire, il le distingue nettement de l'objet défini par l'épistémologie et dont nous venons de voir des exemples. Et ceci même lorsqu'il s'agit d'objets (en l'occurrence mathématiques) dont il n'y a pas d'idée. Lacan s'inspire de la démarche scientifique, mais ce qu'il met en place dans cette lignée est plus général. Nous pourrions peut-être dire qu'il s'agit d'une écriture générale pour tout objet dont il n'y a pas d'idée, mais en tant qu'il est rapporté au désir du sujet ... sujet lui-même dépourvu de toute profondeur, pur effet de signifiant.

Je voudrais faire ici une petite digression concernant ce que pourrait être une science qui tiendrait compte de la psychanalyse. Imre Hermann, psychanalyste hongrois cité par Lacan dans le séminaire l'angoisse, a consacré une partie non négligeable de son œuvre à la mise en rapport de l'œuvre d'un certain nombre de grands découvreurs – on peut citer Darwin, Fechner, Bolyai, Cantor, Brouwer, Russell, Hilbert – avec ce qu'il pouvait savoir de leur biographie, et notamment ce qui pour chacun de ces découvreurs, semblait pouvoir faire l'objet d'une lecture psychanalytique.

En d'autres termes, Hermann a fait quelque chose qui ne se fait pas : rapporter une « grande découverte de la science » à son origine souvent humble, intime, voire pathologique, c'est à dire encore établir un rapport entre un progrès de la connaissance, et le fantasme où il se croit autorisé à en repérer l'origine.

C'est une chose qui, je le répète, ne se fait pas. Il n'est pas convenable, pour prendre l'exemple de Bolyai de rapporter la découverte de la géométrie non euclidienne à la pathologie (schizophrénie) de Bolyai, et encore moins à la rivalité avec son père et à la forme des toits observés durant son enfance.

Il n'est pas convenable de citer les doutes de Darwin concernant sa propre théorie, surtout s'il les formule sous la forme d'une torsion :

... Pourtant, s'élève alors le terrible doute : les théories nées de l'esprit humain, esprit qui a évolué à partir de l'intelligence d'animaux inférieurs peuvent-elles avoir une valeur quelconque, sont elles fiables ? Qui pourrait faire confiance aux convictions issues d'une âme de singe – à supposer que dans pareille âme existassent des convictions ?

Charles Darwin correspondance citée par Imre Hermann dans le recueil « Parallélismes »

Pourquoi n'est-ce pas convenable ? Sans doute parce que la géométrie non-euclidienne, une fois qu'elle est découverte, écrite, publiée, reconnue, appartient au patrimoine de l'humanité, et que les affres (le fantasme) dont elle est issue n'ont plus voix au chapitre. C'est la rançon de la forclusion du sujet inscrite (nécessaire!) dans la science moderne.

Mais du coup, et c'est ce que Lacan dénonçait en 1973, ses effets sont pour l'humanité irrespirables, sans le poumon artificiel de la psychanalyse.

Du même coup, il nous paraît utile de souligner ici combien l'entreprise de Imre Hermann est utile et salutaire : décrypter chaque fois que cela est possible les humbles origines – origines personnelles intimes, infantiles, sexuelles, pour tout dire septiques – de ce qui se présente comme une découverte purement scientifique me paraît relever de la salubrité publique : notre immense corpus de connaissance s'enracine invariablement dans le savoir du fantasme de chacun et il est important de s'en souvenir.

Est-ce pour autant suffisant ? Il ne me semble pas, et c'est là que je voudrais en arriver : En écrivant « objet a », en nous donnant, dans cette extraordinaire performance qu'est la troisième, l'exemple de ce qui n'avance qu'à se tordre, à s'enrouler, à se contourner, Lacan nous dit quelque chose de plus concernant cet objet. Ce n'est pas seulement qu'il est hors sens, ce n'est pas seulement celui dont il n'y a pas d'idée. Ces objets là ont surgi, et surgissent encore, de temps à autre, dans le processus de nos avancées scientifiques.

L'objet a, c'est surtout celui qui devrait – dans l'idéal – nous permettre, si nous consentons à l'injecter dans notre calcul, de savoir un peu mieux ce que nous faisons, comme psychanalystes. Et une science qui tiendrait compte de la psychanalyse, devrait être capable – dans l'idéal – pour savoir ce qu'elle fait et ce qu'elle dit (ce qui n'est évidemment pas le cas pour le moment), devrait être capable d'injecter cet objet, particulier, intime, dans son calcul.

Pour terminer, je voudrais profiter de ce qu'aujourd'hui nous travaillons en zoom pour vous faire remarquer une bizarrerie qui pour moi relève précisément de cette présence, au plus près de nous, au cœur de la technologie la plus moderne, de l'objet a, et comment cette présence rend manifeste une vraie torsion, voire une distorsion.

Si nous adoptons l'affichage en mosaïque que nous propose ce logiciel, nous avons devant nous une mosaïque de 25 facettes, chacune de ces facettes contenant l'image de l'un des participants à notre colloque. Eventuellement, plusieurs mosaïques successives nous sont accessibles. Mais considérons uniquement celle qui contient – entre autres – notre propre image.

Vous constaterez facilement en demandant par exemple à tous de lever la main gauche, que vous verrez 24 mains gauches ... mais sur l'image qui vous représente vous, l'utilisateur local du logiciel, vous verrez votre propre image lever la main droite. En d'autres termes, et par la grâce du concepteur du logiciel, vous voyez tous les participants comme s'ils étaient devant vous, mais vous même êtes représenté par votre image spéculaire. Votre image spéculaire, c'est à dire non pas ce que voient de vous les autres, mais ce que vous verriez de vous si vous étiez devant un miroir.

Il s'agit du réglage par défaut du logiciel. Vous pouvez corriger ce réglage en agissant sur les paramètres. Le résultat sera alors que vous vous verrez comme vous voient les autres ... ce qui est extrêmement désagréable et inconfortable, vous pourrez le vérifier.

Il me semble que nous avons là une illustration simple de la manière dont l'angoisse surgit avec la proximité de l'objet a^2 : pourquoi suis-je dans l'inconfort devant une image de moi « en vrai », alors qu'une image inversée me tranquillise ? C'est que $i(a)$, ça va, mais a tout cru, ça ne va pas, c'est l'angoisse.

Voilà, me semble-t-il ce qui pourrait être un début, un exemple de ce que serait une science qui tiendrait compte de la psychanalyse, c'est à dire de l'objet a , c'est à dire encore de la connaissance déjà là dans le fantasme, de la livre de chair, dont le prélèvement préalable lui a donné naissance en tant que science.

2 Me voir comme me voit l'Autre dans l'oeil à facettes de la mante religieuse, c'est l'apologue inspiré de Blanchot dans Thomas l'obscur (passage cité par Lacan lors de la dernière leçon du séminaire l'identification) que Lacan reprendra dans le séminaire « l'angoisse » pour en faire l'illustration de sa formule : l'angoisse, c'est la sensation du désir de l'Autre.